

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Libre cours* de Marcel Bélanger**

Marcel Bélanger, *Libre cours*. Essais 1962-1983, Montréal, les Éditions Primeur, 1983, 175 p.

Réal Ouellet

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39558ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, R. (1984). Compte rendu de [*Libre cours* de Marcel Bélanger / Marcel Bélanger, *Libre cours*. Essais 1962-1983, Montréal, les Éditions Primeur, 1983, 175 p.] *Lettres québécoises*, (34), 65–67.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Rééditions

par Réal Ouellet

Libre cours

de Marcel Bélanger¹

Qu'est-ce que je fais ici, moi, avec mes mots crachés et ma gorge cassée? Je suis assis dans ma différence comme sur un couteau, j'habite ma démente comme un hangar désaffecté, je marche dans la distance comme un homme séparé de son ombre (Fragments paniques, 1978, p. 19).

Avec les années, Marcel Bélanger s'impose comme l'un des poètes importants de sa génération. Contemporain de *Parti Pris* (Chamberland et Maheu sont ses aînés de quatre ans seulement), membre de l'institution littéraire par sa pratique d'enseignant universitaire et sa position de directeur d'*Estuaire* et de *Livres et auteurs québécois*, il n'est pourtant d'aucun clan, d'aucune orthodoxie: lors même qu'il semble oeuvrer dans le système, il demeure un *sauvage*. Sa poésie, éclatée sur la page, sensuelle, violente, crie l'urgence et l'inanité de dire. Son verbe colérique («un dieu de fureur vocifère par ma bouche») n'appelle pas quelque révolution mais «la désespérance d'un homme séparé de son ombre²». Une voix plus proche de Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé et Lautréamond que des surréalistes auxquels il se réfère souvent.

En publiant le recueil de «vingt ans de questionnement et d'exploration imaginaire» au moment où Flammarion publie une rétrospective de ses poèmes sous le titre *Strates*, Marcel Bélanger marque son évolution d'un temps d'arrêt, balise les multiples chemins de son parcours. L'entreprise ne manque pas de cran puisque désormais on ne se fera pas faute de juger le poète à ses commentaires plutôt qu'à ses oeuvres. La genèse de *Libre cours* pourrait faire croire à une entreprise d'autobiographie intellectuelle. Il n'en est rien: les dates consignées ne marquent pas les repères d'une évolution mais les points d'ancrage d'un questionnement toujours recommencé sur «la nature problématique de la poésie», «le sta-



Marcel Bélanger

tut de l'écrivain dans la société québécoise», «l'image de l'homme dans la littérature» (page de couverture).

* * *

Sans les commenter, je signalerai d'abord la présence de deux textes dont le ton tranche nettement sur l'ensemble: «la Toile et la page», paru dans *Liberté* en 1977, et «Lignes brisées» qui ouvrirait le recueil de dessins publiés par Léon Bellefleur aux Éditions du Noroît en 1982. Le poète, habituellement tendu hors de soi pour quelque combat désespéré, semble ici habiter son corps avec plaisir: absorbé dans la contemplation, il se coule sensuellement dans le paysage (comme dans la partie «été» des *Saisons sauvages*), puis se recule, amoureusement, pour suivre dans le foisonnement des formes quelques lignes privilégiées.

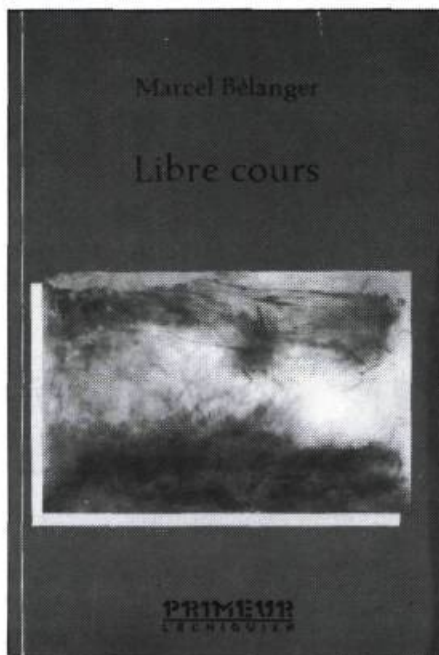
«Instants de dérive» où le bonheur de voir et de dire suscite des bonheurs d'écriture³: sur les annuaires, calepins et agendas, le dessin machinalement tracé «est ce griffonnage du lapsus et de l'aveu, ce dévoilement fortuit du secret» (p. 156); sur le grain du papier, «la main confond l'envers et l'endroit de la contradiction que l'appareil mental s'acharne à opposer» (p. 158).

Hors ces pages sereines, euphoriques, l'ensemble du recueil est placé sous l'enseignement de la parole véhémement. Dès les premiers textes (1963 et 1969), une solide évidence s'impose: contemplation active, solitaire, présence sensuelle au monde et mode de «vie intégrale», la poésie chante la naissance perpétuelle, et récuse la Loi (p. 23-27). «Au coeur vibrant et déchiré de ce temps», le poète recommence la vie: à défaut de «changer le monde», il oppose à la fatalité la liberté de son cri. Une «logique fulgurante», «hallucinée», démasque les impostures et dénonce «le scandale de la condition humaine» en criant la jouissance aussi bien que la révolte. Frère en cela des personnages de Beckett, il parle pour «contrer la monstrueuse respiration de la mort en nous» (p. 34); Sisyphe sans cause, il s'épuise à défier le dieu qui l'enchaîne.

Cette même «parole discordante», en quête de chaleur plutôt que chaleureuse, interpelle ici le discours intellectuel dominant des vingt dernières années. Celui-ci exigeait de l'écrivain qu'il prenne fait et cause pour le pays. Mais quel pays, demande Marcel Bélanger? Celui des no-

tables, des politiciens en selle? L'essayiste a beau jeu de rappeler que la mobilisation massive des écrivains autour du fleurdéliné ressemble fort à la conscription des poètes et romanciers du XIX^e siècle, qui mirent leur plume «au service exclusif de la cause». Les Casgrain, Routhier et Chapais du siècle dernier ont changé de défroque mais non de thèse. Le héros national exalté pompeusement par les nouveaux clercs n'est plus le découvreur ou le fondateur mais le poète qui ouvre «le portail de la terre promise de l'identité» (p. 43). Notre aliénation collective secrète toujours le même vieux mythe compensatoire au double visage passéiste et messianique: la Révolution Tranquille s'est substituée aux «luttres héroïques» de la Nouvelle-France et la souveraineté nationale est devenue notre mission en terre d'Amérique. La seule variante notable vient de la littérature misérabiliste (avatar du régionalisme), moins parce qu'elle situe l'action à la ville que parce qu'elle n'ouvre sur aucune perspective optimiste. Marcel Bélanger n'a pas de termes trop violents pour fustiger cette entreprise d'assujettissement de la littérature au pouvoir des détenteurs officiels de la parole sacrée: dans le passage sous-titré «D'une certaine québécoiserie» (p. 112-118), il accuse les «Sisyphes de taverne» de «se payer de mots devenus monnayables» et raille les intellectuels qui prétendent «régler le sort du prolétaire» en important «en quantité industrielle les concepts révolutionnaires que d'autres ont élaborés dans le vif de l'action». Dans cette perspective, on comprend mal que l'essayiste condamne la poésie formaliste comparée à «l'universalisme» d'un Paul Morin et qualifiée de bricolage «qui ne dit rien d'autre que son propre néant mécaniste» (p. 69).

Plus encore que la violence verbale, une théâtralisation extrême des énoncés parcourt tout le texte: «je n'ai pas voulu me protéger par toute une batterie de mesures défensives ou tactiques» (p. 99); «un individu [Marcel Bélanger lui-même] à qui certains songent déjà à mettre la camisole de force» (p. 130); ou encore ces phrases qui rappellent le préambule des *Confessions* de J.-J. Rousseau: «Ces textes sont ceux d'une protestation viscérale dont j'assume personnellement l'entière responsabilité. Peut-être un cri, un appel à la liberté d'expression la plus élémentaire dans l'exercice de laquelle je



me sentais injustement brimé [...]» (p. 98).

Viscéralement, Marcel Bélanger tient beaucoup du pamphlétaire, ce «chevalier à la Triste Figure» étudié par Marc Angenot. Au discours institutionnel, le pamphlétaire oppose sa propre parole, comme porteuse d'une vérité aveuglante pour l'énonciateur mais non-avenue chez le destinataire. Son pessimisme foncier, lorsqu'il s'attaque à la *doxa* (l'opinion courante), l'entraîne dans une rhétorique du pathos chargée de soutenir l'argumentation «enthymémique». Alors que la polémique interpelle, suscite une réponse, le pamphlet demeure fermé sur lui-même. Mais contrairement au pamphlet, la parole accusatrice de Marcel Bélanger ne pointe pas du doigt le coupable, ne s'attaque pas à la personne. Comme si la crainte de blesser brimait la pulsion intérieure, la dénonciation demeure anonyme, se modalise au point de se neutraliser elle-même: l'auteur multiplie les «plus ou moins» et les incises à caractère restrictif; le *on* omniprésent, le plus souvent exclusif, renvoie aussi parfois à l'énonciateur; le *je* exprime la nuance ou le sentiment plutôt qu'il ne performe. La parole balance entre la plainte et la dénonciation, parce que Marcel Bélanger ne peut adhérer totalement à la vision manichéenne du monde propre au pamphlet.

Cette démarche violente et allusive apparaît très nette dans le dernier texte: «les

Silences de Tristan». Le lecteur ne sait pas si l'auteur attaque le discours féministe, défend une thèse machiste ou pleure sur la solitude masculine. Que l'amour soit cherché comme «l'aventure individuelle d'une liberté pleinement assumée dans l'autonomie et le respect inconditionnel du partenaire» (p. 171), personne n'en disconvient. Surtout pas les féministes qui tiennent ce discours depuis une quinzaine d'années. Mais rappeler que l'homme est aussi le «soldat» qui «crève dans les tranchées» (mais les femmes violées et les enfants violentés?), et reprendre la rengaine de tous les Desjardins et docteurs en sexologie sur la profonde détresse des hommes que le discours féministe enjoint de «performer», c'est emprunter les instruments de la réaction. L'homme est «profondément seul dans un corps méprisé et bafoué» (p. 167), soit. Mais les femmes ne disent pas autre chose quand elles combattent le viol et la pornographie. La mutation culturelle des dernières années réside moins dans la libération sexuelle que dans la création de rapports homme-femme qui n'ont rien à voir avec les trop célèbres couples des oeuvres littéraires citées dans *Libre cours*.

* * *

J'aurais aimé étudier dans le détail les nombreuses transformations opérées lors du passage de l'original au recueil. Les limites d'un article de magazine m'interdisant pareille entreprise, je limiterai mes remarques à deux textes seulement: «le Poète face à la poésie», publié d'abord en 1963, dans la revue *Incidences* et les pages 99 à 131 parues en dans *Livres et auteurs Québécois 1977*.

Dans le premier texte, on aurait beau jeu de souligner au trait rouge certaines formules apparentant la démarche poétique à une quête religieuse: la *Vérité* porte une majuscule, le poète exerce un «haut sacerdoce», la poésie chemine avec la religion. Mais ce serait faire fausse route, car le changement essentiel réside plutôt dans la mise à distance de l'expérience poétique par l'abstraction. Quand des images comme «les silex de l'instinct» ou «la poésie [...] pierre frottée aux pierres d'angoisse et de joie» sont gommées ou que l'acte poétique, conçu comme un «enfantement», devient, dans la version révisée, «présence au monde», ce n'est pas seulement une thématique

Vient de paraître

Guy BOUCHARD • Claude-Marie GAGNON • Louise MILOT
Vincent NADEAU • Michel RENÉ • Denis SAINT-JACQUES

LE PHÉNOMÈNE IXE-13

«Vie des Lettres québécoises» no 21
Centre de recherche en littérature québécoise

Un groupe de théoriciens de la littérature livre dans cet ouvrage les résultats d'une recherche consacrée à l'étude d'un des monuments de la littérature de masse au Québec: la série de romans en fascicules intitulée *les Aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens*. On y trouvera une description de ces 934 fascicules, totalisant quelque trente mille pages publiées entre 1947 et 1966, l'histoire de leur production et de leur consommation, une analyse des textes sur les plans narratologique, psychanalytique et sociologique...

La lecture de ces études ne manquera pas d'éveiller chez plusieurs une sympathie, voire une fascination, pour cette littérature de masse, qui est peut-être la grande littérature, par rapport à laquelle la littérature enseignée à l'université serait, ou deviendrait, la vraie paralittérature, une littérature marginale, idéologiquement survalorisée et institutionnellement rentable!

Dans l'ère actuelle des grandes synthèses en littérature québécoise, cet ouvrage sera très utile à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du livre et des idées au Québec.

I.S.B.N. 2-7637-7013-4

386 pages, 16,00\$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4

qui se transforme: on assiste à un éloignement du concret, de la matière minérale si présente dans les premières poésies. Éloignement encore accentué par la variante modalisante qui tempère la vivacité de l'expérience: «tente de», «sans doute», «peu à peu»... Indice plus probant encore, la poésie n'est plus *action* mais *langage*. La phrase de 1983 («Le langage poétique se règle d'abord sur la condition humaine», p. 23) se lisait en 1963: «Le *drame* poétique se règle d'abord sur le *drame* de l'Homme et il

n'aura probablement jamais de *dénouement*» (les italiques sont de moi). Le théâtre a disparu de la thématique, mais il s'affirme désormais, on le sait, dans l'énonciation.

Le deuxième texte participe d'une même volonté d'éloigner l'*hic et nunc* existentiel. Sont gommées les confidences («Miron lui-même m'affirmait...»), les nombreuses références à des débats publics, à des films et à des oeuvres littéraires récentes, comme s'il

fallait arracher la réflexion à la vie. La citation sur trois paragraphes de Jacques Godbout, que *Livres et auteurs* reproduisait en retrait et en petits caractères, est maintenant intégrée dans la coulée du texte de M. Bélanger comme une longue phrase. On n'est donc pas surpris que l'auteur fasse disparaître toute marque d'échange avec le lecteur comme le «je souhaite qu'on me prouve le contraire» du texte original.

Transcrivant au passé un texte écrit au présent, l'auteur ne se livre pas à une simple mise à distance temporelle. L'imparfait substitué au présent dynamise certes l'exposé en le narrativisant parfois, mais il le ferme aussi sur le regret, la nostalgie des jeux qui sont faits, bien rendue par le passage du conditionnel prospectif lourd de possibles («nous sortirions tout armés») à la clôture des divers temps du passé.

Dans sa superbe solitude, Don Quichotte (auquel l'auteur compare souvent le poète) vivait *sans doute* au passé et ne dialoguait *plus guère* avec les humains. □

Réal Ouellet

1. Marcel Bélanger, *Libre cours. Essais 1962-1983*, Montréal, les Éditions Primeur, 1983, 175 p. Excepté «Don Quichotte écrivain», presque tous les textes réunis dans ce recueil ont été publiés une première fois dans les périodiques *Incidences*, *Liberté*, *Poésie actuelle*, *Livres et auteurs québécois*. La bibliographie reproduite aux p. 173-174 le signale avec précision.
2. Je me demande si par cette image M. Bélanger ne rejoint pas le thème du «je marche à côté d'une joie...» de Saint-Denys Garneau. Et comment ne pas penser aux trois derniers vers de *Saisons sauvages* qui nous renvoient à la thématique bien connue de la dépossession: «Vers quoi dériver / Qui suis-je / si l'ombre me tient lieu de territoire»?
3. Qui me font d'autant plus regretter quelques négligences comme «le moi n'est que la somme des masques qu'un individu est susceptible de porter, dépendant de circonstances qu'il ne contrôle pas» (p. 18-19). Ou la reprise de lieux communs sur l'«enfer» de la grande ville: «une poésie formaliste risque de cautionner une conception mécaniste de l'existence, car elle fonctionne dans l'abstrait, se façonne dans le mat et le neutre, ceux-là même du ciment et du béton de nos villes modernes, gigantesques ghettos dont New York est le prototype aberrant» (p. 50). L'essayiste ne cède-t-il pas à son tour au régionalisme rustique qu'il a si vivement vitupéré?